

AEFEK

Réimpression de l'article d'Albert Savine : " Le Roi de Cambodge "

in : La Nouvelle revue, Paris, 15 juin 1906 : 560-570.



- **Présentation éditoriale** 2
- **Accès direct à l'article** 6

[Présentation éditoriale]

Ce texte d'un journaliste français évoquant le voyage en cours du roi SISOWATH vers la France¹ a pour mérite d'illustrer ce phénomène nouveau pour la Couronne cambodgienne qu'est le déplacement du corps physique du roi hors de la Péninsule indochinoise.

Si les guerres de l'époque post-angkorienne avaient vu régulièrement un roi khmer se réfugier à la cour d'Ayuthia, ou une faction concurrente se réfugier à l'inverse à la cour de Hué, chez les NGUYEN, ou encore à Vientiane, il s'agissait alors de nécessité politique et / ou d'une allégeance symbolique à des royautes voisines qui se voulaient suzeraines du pays khmer. Et de fait, une lecture anthropologique du fonctionnement curial des royautes de Péninsule nous apprend que les ambassades étaient d'autant plus recherchées qu'elles étaient *reçues* : le déplacement d'un représentant d'une cour vers une autre signifiait allégeance de la première à la seconde, et c'est pourquoi le moins on en envoyait, le plus on en recevait et le mieux on se portait². C'est la raison pour laquelle les plénipotentiaires khmers embarqués vers Nankin, Batavia, Bantam, Ayuthia, Vientiane ou Hué, ou encore Singapore étaient vraisemblablement de rang subalterne, comme c'était le cas pour leurs homologues d'Ayuthia lorsqu'ils portaient en mission diplomatique³.

Aussi le voyage de SISOWATH est-il fondateur, *a fortiori* si l'on considère les pratiques diplomatiques de son deuxième successeur, NORODOM Sihanouk. S'il participe évidemment de ce vieux système de relations diplomatiques évoqué ci-dessus, dans la mesure où SISOWATH tient son investiture de la France et la considère comme une suzeraine, prenant ainsi la place de Bangkok quelques décennies plus tôt, il n'en relève pas moins d'une nouvelle dimension du jeu diplomatique cambodgien, dont l'horizon galactique s'élargit alors considérablement. D'Asien, il devient véritablement international en accueillant dans ses stratégies politiques les puissances européennes non plus comme simple réseau marchand adventice aux réseaux asiatiques (la V.O.C., l'E.I.C., la C.I.O, les diverses entreprises missionnaires et mercenaires...) mais désormais comme entités politiques territoriales à part entière. Il y aurait là une adaptation majeure des pratiques curiales cambodgiennes au fait colonial puisqu'elles inversent, peut-on penser, le mythe de fondation de la Couronne⁴.

En effet, il ne faut pas sous-estimer ce fait potentiellement marquant pour le corps du roi que fut celui d'un voyage par mer, retraçant non seulement à rebours le chemin de l'indianisation civilisatrice, mais dépassant de surcroît l'horizon d'expansion des civilisations austro-asiatiques aux dualismes saisonniers, pour déboucher dans les eaux d'un lointain Occident connu jusque-là par ouï dire et par importation de

¹ On consultera, sur la période, John Tully, *Cambodia Under the Tricolour - King Sisowath and the "Mission Civilisatrice" 1904-1927*, Monash Paper on Southeast Asia No. 37, Monash Asia Institute, Monash University, Clayton, Victoria 3168, Australia ISBN: 0-7326-0657-8.

² Cf. KEMP, Jeremy, *Aspects of Siamese Kingship in the Seventeenth Century*, Social Science Association Press of Thailand, Bangkok, 1969, 61 p.

³ Cf. KEMP, Jeremy, *op. cit.*

⁴ Cf. NEPOTE Jacques, *Recherches comparatives sur des mythes et symboles de l'autorité royale cambodgienne, avant, pendant et depuis l'indianisation*, Maîtrise d'Ethnologie. 172 p.

techniques innovantes⁵. Trop peu de sources nous sont restées de cette expérience première⁶ mais il n'est pas interdit de penser qu'il y eut là un choc culturel, manifesté par la sortie des limites du *Jampudvipa* – le monde des hommes tel que représenté dans une cosmographie bouddhique dont les frontières géographiques occidentales s'arrêtaient au sous-continent Indien⁷. Il s'agit dans tous les cas d'un précédent qu'on doit penser fondateur, puisqu'il sera réinvesti durant la deuxième partie du vingtième siècle par le roi, puis le prince, puis de nouveau le roi Sihanouk, parcourant par mer comme par les airs un horizon galactique proprement mondial⁸.

Le texte d'Alfred SAVINE, cependant, n'évoque guère cette dimension car l'auteur entend surtout donner un portrait de la royauté cambodgienne aux lecteurs français telle qu'elle se présente à ses yeux d'Européen novice des affaires cambodgiennes. A travers un souci louable de compilation ethnographique qui constitue la valeur ajoutée de cet article, filtre, comme il est de coutume pour ce genre de recension, des incompréhensions majeures du système curial khmer de l'époque. C'est donc avec le regard de l'historiographe des écrits sur le fonctionnement politique des royaumes péninsulaires que le lecteur tirera le meilleur profit des quelques pages qui suivent, en ayant soin de replacer chaque observation dans les contextes culturels correspondants. Donnons ci-dessous les principaux apports et distorsions du texte, laissant soin aux divers spécialistes de les compléter relativement à leur domaine de prédilection.



Le roi Sisowath (1840-1927)

« Le roi de Cambodge » est une approche du système politique cambodgien à travers l'anecdote de la biographie personnelle de Sisowath dans ses diverses phases

⁵ Même s'il fut précédé par le voyage d'un lettré du delta du Mékong, cf. KHING, Hoc Dy, « Le voyage de l'envoyé cambodgien Son Diêp à Paris en 1900 », in Claudine Salmon (éd.), *Récits de voyage des Asiatiques: genres, mentalités, conception de l'espace*, Actes du colloque EFEO-EHESS de déc. 1994, Paris, publ., EFEO, 1996, p.367-383.

⁶ Le trajet passant par Singapour, Ceylan, l'Océan indien, la mer rouge, Port Saïd, l'Italie puis Marseille est décrit dans les Chroniques de Sisowath cf. CHANDLER, David, *A History of Cambodia*, Third Edition, Silkworm Books, 2000, p.149.

⁷ Cf. BERNON, Olivier de, « Le voyage à Jetavana. Récit du pèlerinage de quatre religieux khmers au milieu du XIXe siècle au Siam et jusqu'en Inde » in Seksa Khmer, Nouvelle série no. 2, Phnom Penh, p. 117-129 et MIKAELIAN, Grégory, CR de TRANET Michel, *Gambîr trai bhūmi / Traité [de cosmogonie] des Trois Mondes*, JSRC, Phnom Penh, décembre 1999, [74 p.], in *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, n° 89, 2002, p. 423-428.

⁸Au sujet de la diplomatie galactique étendue du personnage, cf. ABDOUL-CARIME, Nasir, « Mise en perspective de la diplomatie sihanoukienne : une logique doublement péninsulaire et de temps long » in *Péninsule* n°36, 1998 (1), pp. 175-191.

d'accession au trône : jeune prince, concurrent déclaré à l'élection régaliennne, vice-roi, et enfin roi lui-même⁹, refondant le protocole, rénovant le palais et préparant la fête des eaux garantissant la fertilité du royaume. C'est dire si elle reprend largement la démarche compassée des Chroniques royales, d'ailleurs citées, pour qui le fait politique se lit et se comprend à la mesure de son ordonnateur premier qu'est la geste mythographique du prince¹⁰. Le problème est que si cette démarche permet d'une part de bien mettre en évidence les agencements cycliques des fragments de la vie du souverain tels que perçus par les Khmers, et d'autre part de fournir à l'occasion des précisions d'importance sur le déroulement factuel d'un de ces cycles, elle ne permet pas toujours d'en déceler la structure politique eu égard aux enjeux de l'époque.

Ainsi, le caractère prétendument inconditionnel du soutien de Sisowath à la geste française doit-il est replacé dans un contexte de positionnement tactique pour la récupération des provinces de l'Ouest annexées par le Siam. De même, les querelles princières autour du 'harem' sont-elles plus l'expression d'un positionnement des membres de la Couronne vis-à-vis des puissances régionales du royaume - dont les potentats placent leurs filles au palais pour y faire leurs humanités - plutôt qu'une débauche de pulsions dignes du *despotisme oriental* de Montesquieu¹¹. Enfin, l'oeuvre de rénovation du système éducatif via la mise en place des écoles de pagodes doit être réinscrite dans une perspective dynastique de temps moyen : loin de représenter un émerveillement béat pour la mission civilisatrice française, elle est la continuation d'une entreprise entamée par le père de Sisowath, lequel fit appel aux Britanniques avant de se retourner par défaut vers la France¹² à double fin de désenclaver son royaume de l'état siamo-viêt et de moderniser à moindre frais les infrastructures du pays.

Et l'on pourrait ainsi multiplier les exemples. Cependant que, dans un même temps, se laissent à lire des remarques autrement pertinentes : la mention des funérailles de la mère adoptive de Sisowath, ancienne résidante du palais d'Ang Duong originaire de Kompong Chhnang ; la version moderne d'un mythe bouddhisé de Preah Thong¹³ incluant la mention étonnante du toponyme Delhi ; cette observation que les règles de succession de la Couronne khmère relèvent du principe du « méritant », i.e. le *Neak Mean Buny* bien connu du folklore cambodgien, entraînant des ordales guerrières

⁹ Le programme détaillé du cérémonial du sacre de Sisowath est conservé aux archives du fonds Adhémar Leclère d'Alençon, cf. Manuscrit 704 – Fêtes, danses, chants au Cambodge – 1 dossier sur papier européen du 19^{ème}. . *Cérémonie du couronnement de Sisowath*, imprimé khmer de 17 folios ; *Cérémonie du couronnement de Sisowath*, imprimé khmer de 11 folios.

¹⁰ Notre auteur ne fait ici que reprendre un trait classique de l'historiographie des études khmères de l'époque, qui consiste à s'appuyer sans complexe sur une lecture passive des Chroniques avec pour résultat de transposer la mythologie royale d'une dynastie tardive – celle de Ang Duong - en histoire positive : Garnier, Mourra, Leclère... il faudra attendre l'édition du corpus des inscriptions anciennes – dont les prémices sont évoquées dans le présent article – et surtout la thèse de Michael VICKERY pour que l'on commence à en sortir... au milieu des années soixante-dix ! La source utilisée dans le présent article est l'« Histoire d'un roi centenaire » d' E. AYMONIER dans DE VILLEMEREUIL, *Explorations et missions*, Paris, 1883. pp. : 320 et 327-8.

¹¹ Cf. GROSRICHARD, Alain, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Le Seuil, 1999, 234 p.

¹² Cf. NEPOTE J., « Le Cambodge (1782 – 1866) et les Britanniques » in *Péninsule* 41, 2000, pp. 124-134.

¹³ Pour une analyse détaillée de ce mythe de fondation de la royauté khmère, vraisemblablement reconstruit aux alentours du XVII^{ème} siècle à partir d'une mythographie ancienne, cf. NEPOTE Jacques, « Mythes de fondation et fonctionnement de l'ordre social dans la basse vallée du Mékong » in *Péninsule* n°38, 1999 (1), p. 33-64. A noter que l'intégration de la geste d'un prince Thong, signifiant « or » en thaï, dérive probablement d'une mythographie birmane, véhiculée jusqu'en pays khmer par les élites d'Ayuthia qui l'empruntèrent aux Shan, et en firent elles-mêmes leur mythe de fondation politique : le prince fondateur de la cité Hsien aurait eu pour nom *ū – doñ* « source d'or, plein d'or » qui serait une reconstruction populaire à partir d'un original birman *u – toñ* avec pour sens « œuf-montagne », référence au mythe d'une *nāgī* accouchant de trois œufs sur une montagne, donnant ainsi naissance à des fondateurs de cités, cf. VICKERY, Michael, *Cambodia and Its Neighbors in the 15th Century*, Asia Research Institute, Working Paper Series n°27, June 2004, p. 22.

dont les cieux sont *in fine* les seuls juges¹⁴ ; ou encore cette légende figurant métaphoriquement les relations diplomatiques entre le Cambodge, le Siam et l'Annam. Autant d'éléments (religieux, mythologiques, institutionnels) attestant de la permanence de structures socio-politiques qui s'inscrivent dans une histoire de temps long¹⁵, à l'heure même où une nouvelle phase de modernisation frappe aux portes du pays khmer.

G. M.-G.

¹⁴ Voir à ce sujet, par exemple, le traité de sacre des rois du Cambodge de la seconde moitié du XIX^e siècle traduit par Adhémar LECLERE, in *Les Codes cambodgiens*, tome I, p. 41.

¹⁵ SISOWATH fut ainsi le dernier grand aménageur du site d'Oudong - abritant les nécropoles des rois post-angkorien comme quelques-uns de leurs palais - puisqu'il fit dans un premier temps restaurer le monastère de Vat Prang afin d'y déposer des reliques du Bouddha (de 1905 à 1908, cf. HUOT, Tāt, "Pravatti nai vatt prān", *Kampuja Suriya*, 1964, p. 447. Ces renseignements semblent être corroborés par les archives coloniales qui mentionnent, en 1908, une « Impression du programme de la cérémonie de l'ensevelissement de la relique du Buddha à Oudong », ANC, dossier n°9575) ; puis restaurer le temple Attharis (cf. Ms. de la Bibliothèque du Musée National de Phnom Penh, n° d.63, *Brah rāj pavatti pubbacariyā puny sambodhi brah rūp saṃmḍec brah mahāsaṃgharāj saṃghanāyak' brah nām diēn*, 1 ôle de garde + 6 ôles dont 5 inscrites *recto-verso*) et le monastère Kasap (les mêmes archives coloniales attestent ainsi de ce que le site reste un lieu de pèlerinage important pour la royauté khmère, cf. ANC, dossier n°9583 : « Sa Majesté à Oudong et à la pagode de Kasup (Samrong Tong) », 1910) ; pour enfin finir par rénover les nombreuses inscriptions des nécropoles du Mont du Saint Domaine Royal (Phnom Preah Reachea Troap) en 1917, comme l'attestent les épigraphes *in situ*.

LE ROI DE CAMBODGE

Le roi de Cambodge, Sissowath, s'est embarqué, il y a quelques semaines, avec l'agrément et aux frais du gouvernement général de l'Indo-Chine, pour venir visiter la France dont il est, de longue date, le protégé.

Bien qu'il ne soit monté sur le trône que le dimanche 24 avril 1904, Sissowath n'est pas un jeune roi. Pendant trente-six ans, sous le règne de son frère aîné, Norodom 1^{er}, il a été *obbarach*, vice-roi, héritier de la couronne, et sa jeunesse fut remplie d'aventures et d'incidents romanesques, qui l'attachèrent étroitement à la cause française et au développement de notre influence en Indo-Chine.

Aujourd'hui il porte une longue et opulente kyrielle de noms et de titres. Dans ses protocoles, il peut s'intituler fièrement : Baromma-Neeth-Préa-Bat-Somdach-Préa-Sissowath-Baromma-Reema-Tevatana-Kumasa-Santhorit-Mahé-Savora-Thuppedey-Serey-Saurionvong-Norputhapong-Damrang-Reas-Baromma-Neetk-Maha-Kam-pouchea-Thuppedintho-Sappasellapa-Presat-Thu-Sat-That-Satha-Por-Prumma-Mor-Amnoi-Chey-Chea-Mahé-Savaria-Thuppedey-Ney Patha Pichul Sokala-Kampou-Nachahk-Aka-Maha-Baças-Reecht-Vivatha-Nea-Terek-Ek-Audam-Baromma-Bapit-Préa-Chau-Krong-Kam-pouchea-Thuppedey-Chea-Ammechas-Chédit-Leenh-Thbaung, c'est-à-dire, en substance : « celui qui est le suprême refuge, l'être aux pieds sacrés, seigneur, personne illustre entre les grands, excellent, parfait, Rama, descendant des esprits célestes, beau et glorieux fils du soleil, resplendissant, conducteur des peuples, glorieux, illustre, parfait et sacré, empereur de l'immense capitale du Cambodge, qui est le maître des âmes, placé au dessus des têtes... »

Quand il naquit, en 1841, le Cambodge était à ce point avassalé par le Siam, que son souverain venait à peine de rentrer dans ses États, qualifié à son insu par son hôte-geôlier, de « roi-sujet ». La *Chronique royale* du Cambodge, jadis traduite par Francis

Garnier, rapporte ainsi l'événement : « Lorsque le roi quitta Siam, il y laissa les mouéhang, Kham et Pou, sous la garde du Tip-Anchit-Kong. Il n'emmena avec lui au Cambodge que la mouéang Pin, sa mère, et la mouéang Hop. Pou, restée à Siam, était enceinte : elle accoucha d'un fils en l'année du Rat et en l'année du Tigre, après le départ du roi, la mouéang Kham devint enceinte et accoucha aussi d'un fils. »

Sissowath naquit donc du roi Préa-Bat-Samdach-Préa-Harireach-Réaméa-Enara-Thippedey-Préa-Ang-Duong et de la reine Samdach-Préa-Voreach-Jui-Pou, le onzième jour du deuxième mois de l'année du Rat, tandis que le fils de la reine Kham fut dénommé Siwatha. Ils avaient un aîné, le prince qui fut plus tard Norodom, né avant qu'Ang-Duong ne fut monté sur le trône et à qui son royal père avait donné un nom modeste, mais de bon augure, Chérélong, qu'il abandonna en devenant obbarach.

Les princes cambodgiens changent, en effet, de nom, avec une charmante facilité.

Dans la *Chronique royale*, vous chercheriez vainement le nom de Sissowath.

A sa naissance, il fut dénommé Ang-Sor, et tel était encore le nom qu'il portait, lorsqu'en 1854, son père le fit tondre, ainsi que son frère Siwatha, et le fit entrer, pendant trois mois, comme bonze à la pagode de Préang. Ensuite, il envoya ses deux cadets à Bangkok, où ils demeurèrent deux ans ; mais en 1856 le roi de Siam fit entrer Ang-Sor dans les ordres bouddhistes et le renvoya ensuite auprès de son père à Oudong la Victorieuse, l'antique capitale du grand royaume du Cambodge.

Ce fut une saison de fêtes et de plaisirs, bientôt close par un retour à Bangkok. Ang-Sor s'y sentait exilé, bien qu'en 1857, en demandant au roi de Siam de reconnaître Norodom comme obbarach, son père eût réclamé pour lui la dignité de Samdak-Préa-Ken-Féa. C'était une sorte de lieutenance-générale du royaume, qu'on accorde au Cambodge au prince qui vient immédiatement en importance après l'obbarach, mais ce titre ne mit pas encore fin à sa captivité dorée au Siam. Il ne rentra au Cambodge que l'année suivante et épousa une princesse, fille d'une sœur de la reine Ang-Mei, mère de Norodom, son frère aîné.

Après la mort d'Ang-Duong, Norodom I^{er} fut salué roi du vieil empire Kmer. Siwatha, mécontent de n'être qu'héritier de deuxième ligne après Sissowath, songea à faire poignarder son souverain. Ensuite il se débarrasserait de Sissowath et disposerait à son gré du royaume. Mais le vieux mandarin qui, sous un titre équivalent à

celui de maire du palais, est le chef des conseils des ministres, eut vent du complot. Il manda Siwatha et lui fit d'énergiques remontrances sur la noirceur de ses projets. Siwatha dissimula, mais bientôt il prit les armes contre Norodom, sous prétexte que les droits du souverain étaient contestables parce qu'il n'était pas né d'un roi couronné.

Sissowath, longtemps hésitant, se laissa entraîner dans le camp des révoltés, par terreur surtout d'être relégué au Siam, mais il ne tarda pas à faire sa soumission. Toujours désespéré à la pensée d'un internement à Bangkok, où, disait-il, il ne tarderait pas à tomber dans la misère, il songeait, en 1863, à se réfugier à Saïgon. Doudart de Lagrée, qui avait obtenu de la jalousie de Norodom la faveur de visiter son cadet, le jugeait doué de plus d'énergie que le souverain et le qualifiait d'ennemi à coup sûr plus résolu du Siam. Quoiqu'il en eût, il lui fallut prendre son parti d'un nouveau séjour à Bangkok. En 1864, il se recommandait aux bons offices du gouverneur de la Cochinchine, à qui il demandait asile quelques mois plus tard, en termes touchants. « J'aime le Cambodge, disait-il, et j'ai le désir d'aller m'y établir, mais actuellement le Cambodge est agité... Je vous prie de ne pas me laisser retourner à Siam, ce qui est contraire à mes préférences, car j'aime les Français et je désire aller me mettre sous leur protection. »

A la même époque, début de 1865, il préparait sa fuite au Laos. Les agents de Norodom, qui le surveillaient, prévenus de ses projets par le déménagement de son harem et de ses intendants, le firent garder à vue à Battambang.

Il était très populaire au Cambodge, et tous voyaient en lui le représentant de l'idée nationaliste et anti-siamoise.

« Il nous fournirait, disait une lettre de Doudart de Lagrée, une arme utile contre les influences de Bangkok et les tergiversations de son frère. »

Le consul, M. Doudart de Lagrée, fut entendu, et quand le jeune Préa-Ken-Féa réussit à échapper à la vigilance de ses gardiens et à passer la frontière de Cochinchine, l'entente était complète entre lui et nos représentants en Indo-Chine.

Norodom avait confisqué tout l'avoir de son frère, les domaines et le douaire de la mouéang Pou. Notre influence lui obtint, en juin 1865, trente-cinq bourses d'or de pension trimestrielle, c'est-à-dire quinze mille francs par an garantis par traité, avec faculté, sous la surveillance du gouverneur de Saïgon, de recevoir tous les Cambodgiens qui viendraient le visiter.

Plus tard, nous lui obtinmes davantage, le titre d'obbarach et les

dignités qui accompagnent la situation de prince héritier, de prince précieux, placé le plus près du trône, c'est-à-dire le gouvernement de cinq provinces, la jouissance d'un trône surmonté d'un parasol à cinq étages et un conseil de cinq mandarins à dix sacs. Dès lors, il put s'intituler « grand, précieux fils de Harireach (fidèle de Vichnou), frère cadet issu d'une illustre famille, grand parmi tous sur la terre, victorieux, plein de mansuétude, infailible, haut gradé, grand obbarach du royaume de Cambodge. »

Jamais l'obbarach n'oublia les bons offices qu'il avait dûs à notre gouvernement.

Les voyageurs, qui se sont succédé au Cambodge, ont tous noté, à côté des fêtes somptueuses de Norodom, des représentations de gala qu'il offrait à ses hôtes, remarquables par la singularité des danses, la richesse des costumes, la bizarrerie plutôt agréable de la musique, — l'accueil bienveillant, cordial et toujours gracieux de l'obbarach. Dans le superbe palais, entouré de jardins peuplés de biches apprivoisées, dans lequel il vivait près de Pnom-Penh, il prouvait vraiment à ses visiteurs qu'il aimait les Français et qu'entre autres dons reçus des dieux, ses ancêtres, protecteurs de la monarchie cambodgienne, il avait la reconnaissance du cœur.

Il y a environ vingt-cinq ans, deux médecins, appartenant au corps de santé de la marine, s'étaient donné pour but d'une reconnaissance, dans la province de Compong-Leng, l'ancienne cité lacustre de Somrong-Sen. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent à Compong-Chhniang, le village des marmites, où le *belat*, ou chef de village, les convia à assister à une crémation.

Il s'agissait de brûler les restes d'une femme longtemps attachée au palais d'Ang-Duong, au temps où l'obbarach n'était qu'un enfant. Il avait affectionné la défunte d'une façon toute particulière, au point de la considérer comme une seconde mère. Aussi avait-il promis au fils de la morte d'honorer la cérémonie de sa présence.

Les funérailles devaient durer sept jours.

Les médecins de marine, laissant leurs bagages dans les tentes préparées pour loger l'obbarach, allèrent chasser dans le voisinage. A leur retour, ils trouvèrent leurs modestes équipages semés au hasard sur la place publique du village des marmites sous la garde des agents du *belat*. On leur expliqua qu'il avait fallu faire de la place à la suite du Second Roi.

Rien n'était plus naturel et il n'y avait qu'à s'incliner, mais l'obbarach, apprenant la présence de deux officiers français, réclama leur visite à bord de la chaloupe royale. Il s'emprensa, non

seulement de faire remettre les tentes à leur disposition, mais il tint à les prier à un repas mi-européen, mi-chinois, où les nids d'hirondelles et les ailerons de requins voisinaient avec le roast-beef et l'omelette au rhum. Ce fut un hôte aimable et prévenant, qui s'excusa, avec une bonne grâce exquise, de n'avoir pas de vin rouge à offrir à ses invités.

Il était alors un des plus fidèles soutiens du trône de Norodom et raconta avec modestie une campagne qu'il avait dirigée contre Siwatha, réfugié, à la suite de cette poursuite, dans les marais où il est mort quelques années plus tard.

Norodom était déjà fort mécontent de ses fils, qui lui suscitaient toute sorte d'embarras, et l'obbarach représentait dès lors l'avenir d'une dynastie, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, comme le roi Sissowath en est aujourd'hui le présent.

Certes, la famille royale cambodgienne est nombreuse et ses membres, plus de 200 personnes, forment une véritable classe dans l'État, bien qu'après le degré de cousin-germain du roi on cesse d'être compté dans ses rangs, à moins qu'un mariage ne renforce le lien relâché de parenté. Mais toute cette clientèle de parents n'existe que par la force du droit divin personnifié dans le « Maître de la Vie. »

Pour tout cambodgien, la famille royale est d'origine divine. Elle descend des anges et du dieu Vichnou et elle est venue sur la terre pour fournir au Cambodge des rois, dont la mission est de protéger les hommes et d'appuyer les faibles.

Elle remonte à Prea-Thong, premier roi des Khmers, lequel régna vers 443 avant J.-C. Exilé de Delhi à cause de sa foi bouddhiste, il épousa, conte la légende, la fille du roi des Nagas ou Dragons, ces terribles nagas aux replis menaçants qui ornent les ruines d'Angkor. Ce roi, pour constituer un royaume à son gendre, avala les eaux qui recouvraient le Cambodge.

Au contraire de la légende, l'épigraphie cambodgienne a, voici quelque vingt ans, révélé l'existence entre le II^e et XIII^e siècles, d'une dynastie de Varmans qui paraît n'avoir rien de commun avec la dynastie actuelle. « C'est sous ces Varmans que le Cambodge est devenu, affirme M. Adhémar Leclère, le précieux et érudite collectionneur des contes de l'Indo-Chine, le grand empire des légendes populaires, et que les palais et les temples merveilleux, les villes populeuses, dont on retrouve encore les ruines ont été construits. » Les rois Varmans sont oubliés de tous parmi le peuple cambodgien, et c'est au « Maître de la Vie », dont seul ils ont entendu parler, que les Khmers actuels rapportent les légendes.

des qu'ils connaissent et que leur ont transmises leurs pères. C'est sur ces légendes, sur les traditions qui en sont nées, que sont basés les droits de la famille royale et ceux du prince de cette famille qui devient le « Prince qui gouverne », le « Maître de la Vie ».

La royauté cambodgienne est une monarchie absolue, tempérée par la force des coutumes et des mœurs, et la vertu des institutions religieuses, toutes puissantes dans les villages Khmers.

Le Roi est le maître de la surface inférieure. Il domine et la terre, et l'eau, et les vies de ses sujets. Il est le suprême refuge et la suprême purification. Son pouvoir est illimité. Les grands dignitaires, les mandarins, les gouverneurs de province, n'existent que par lui. C'est lui qui fait et défait les codes, lui qui établit et répartit les impôts.

Rien ne lui échappe que le domaine spirituel. Encore tient-il à honneur d'être le protecteur naturel du bouddhisme.

Le Cambodgien le révère comme le moujik russe vénère son petit père le czar. « La race, écrit M. Aymonier, est séculièrement accoutumée à ne pas séparer l'idée de sa propre existence de celle de la royauté. » Mais, s'il est la personnification de la nationalité Khmère, le fait qu'il est placé au-dessus des lois pourrait lui faciliter les caprices et les turpitudes des despotes. Aussi le contrepoids de cette autocratie omnipotente est-elle l'opinion publique qui, soulevée, permettrait la déposition d'un souverain, car théoriquement la couronne appartient au plus digne.

Le trône cambodgien n'est pas héréditaire de père en fils et de mâle en mâle, mais héréditaire dans la famille par choix, par élection du plus méritant, du plus estimé des membres de la maison régnante.

Les électeurs sont les hauts mandarins, le plus puissant candidat étant soit l'*obbajourach*, roi démissionnaire, père ou oncle du roi, soit l'*obbarach*, frère ou fils du roi.

Bien que créatures du roi, qui les intronise sans examen préalable, contrôlant leur administration par l'envoi dans les provinces de délégués royaux analogues aux *missi dominici* de Charlemagne, les hauts mandarins sont assez indépendants, en tant que collège électoral, pour résister aux volontés du souverain. Certain despote du passé, voulant imposer un obbarach de son choix, se vit répondre par le chef de son conseil que son successeur était déjà désigné.

Néanmoins, il est résulté de cette incertitude de la succession de grands maux pour le Cambodge.

Bien des fois, des compétitions se sont élevées entre des princes

ambitieux et des guerres civiles ont affaibli, en face de l'étranger menaçant, une monarchie qui n'avait pas trop de toutes ses forces pour repousser l'envahisseur.

Les princes cambodgiens, surtout jeunes, livrés aux influences de harem, se sont plus d'une fois montrés remuants et indisciplinés. Sous le dernier règne, les deux aînés des nombreux fils de Norodom se sont vus châtier pour des fautes dont l'origine n'était pas toute politique.

Il fut un prince qui, condamné à être battu de verges pour avoir séduit une des femmes de son père et grâcié, grâce au résident français, fut du moins enchaîné pendant de longs mois dans la grande salle du palais.

La querelle de Siwatha et de Norodom naquit de l'irrésistible envie du premier d'annexer à son harem une bayadère aux yeux de jais, aux courts cheveux noirs, à l'admirable buste de bronze qui avait figuré parmi les femmes d'Ang-Duong et que Norodom, héritier des richesses vivantes et matérielles de leur père, refusait de lui céder. Cette Briséis alluma la guerre, comme plus tard certaine baronne, d'origine anglo-siamoise, faillit mettre le royaume cambodgien en révolution.

Et puis, n'y a-t-il pas l'appât du trône ?

Un conte cambodgien, recueilli par M. Adhémar Leclère partage ainsi le pouvoir entre les rivaux qui se le disputent : « Le premier, qui sait interroger les conseillers, sera roi ; celui qui est habile archer sera chef de l'armée, et celui qui connaît l'astrologie sera obbarach et par conséquent conseiller principal du roi, son frère. » C'est parfait : mais en bien des circonstances il n'y a pas à pourvoir à la fois à toutes les charges de l'État, de là les colères, les rancunes, les luttes.

Sissowath, dont la jeunesse a été pénible et accidentée, est arrivé sans encombre au trône à soixante-quatre ans, et les fêtes de son couronnement, qui durèrent cinq jours, se sont terminées le 23 avril dernier ; elles n'avaient pu commencer avant l'incinération des restes de son prédécesseur, qui est le signal de la fin du deuil obligatoire pour tous les Cambodgiens.

Suivant l'usage immémorial, des processions triomphales de cavaliers, de chars et d'éléphants montés, indiquèrent aux peuples du Cambodge l'ouverture de la période des réjouissances. On vit, pour la circonstance, sortir des arsenaux et des palais les armures d'autrefois, telles qu'on en voit dans les sections Khmères de nos musées d'ethnographie ou dans les galeries du musée Guimet.

Ensuite vinrent les solennités de l'ondoïement qui constitue un vrai sacre. Ici, le principal rôle, après celui du souverain, est joué par un pouvoir de l'Etat à peine indiqué dans les pages qui précèdent.

Une ancienne légende du Cambodge rapporte que Préa-En, le roi des Angés, se rendit, en fendant les airs, une épée flamboyante à la main, près des souverains de l'Annam, du Siam et du Cambodge. Il leur donna à choisir le don qu'ils préféraient. Le roi de l'Annam se prononça pour « l'extension souveraine » ; le roi du Siam pour la « conservation de son royaume » ; le roi du Cambodge pour l'« observation des préceptes de la justice et de la religion ». Aussitôt Préa-En remit au roi de l'Annam un pommeau d'or. Au roi du Siam, il donna une garde d'or et d'ivoire, mais au roi du Cambodge, il tendit une lame étincelante comme le diamant. Ce palladium fut confié aux Bakous, descendants, s'il en faut croire une hypothèse de M. Adhémar Leclère, des Varmans qui ont procédé les dynasties Khmères au Cambodge.

Aujourd'hui les Bakous sont les grands prêtres les plus écoutés par les rois : en cas d'extinction de la dynastie régnante, ils sont désignés pour lui succéder, et tant qu'elle règne, c'est à eux qu'incombe le droit de sacrer et d'ondoyer les princes qui accèdent au trône.

L'ondoïement est accompagné des rites les plus solennels.

Au fond de la grande salle des audiences publiques, le roi, qu'on couronne, en costume magnifique, siège sur un trône surélevé, couvert du parasol royal à sept étages en soie jaune frangée d'or. Autour de lui, les principales dames de son palais tiennent à la main des fleurs de lotus. Devant leur souverain, les mandarins se prosternent, et les Bakous le revêtent d'une dalmatique blanche. Puis, ils l'amènent derrière un rideau où il endosse un léger costume de bain.

Alors la musique fait rage, et le chef des Bakous verse l'eau lustrale d'une conque marine sur la tête du roi. Ensuite, on l'inonde du contenu d'une urne immense.

Après l'avoir duement essuyé, les Bakous reconduisent le souverain jusqu'à son trône.

Là, debout, il jure fidélité au bouddhisme, il promet de maintenir les vieilles coutumes nationales, prend possession de ses noms, et de ses titres, comme aussi des insignes de ses dignités. Les mandarins déposent au pied du trône les cachets qui attestent tous leurs actes et qui, demain, leur seront rendus en signe de nouvelle investiture.

Les jours qui suivirent, le roi se montra en grand cortège aux peuples de sa capitale, précédé, à chacune de ses sorties, par un joueur de fifre tirant de son instrument des airs aigrelets et monotones.

Sissowath, pour le dire en passant, monte très bien à cheval. Il adore chasser, mais son plus grand plaisir, c'est de se promener à dos d'éléphant dans d'élégants costumes dont la couleur varie suivant les jours de la semaine. Ainsi le mardi, il est en violet, et le jeudi, en vert. tandis que le vendredi, il ne porte que du blanc.

Sissowath est, de sa personne, aussi sacré qu'une reine espagnole. On ne doit pas le toucher. On ne doit surtout sous aucun prétexte, toucher à la tête de l'oïnt des Bakous.

S'il occupe un étage inférieur de son palais, nul ne peut habiter au-dessus de lui. Sous aucun prétexte, on ne doit enjambrer son corps, ou même étendre la main au-dessus de l'espace qu'il occupe. L'un des médecins cités plus haut, opérant une des femmes de Norodom, se permit au scandale de tous, un geste de ce genre, aussitôt excusé par le roi, comme le fait d'un étranger dans le pays, de la part duquel ce geste était sans portée.

S'il faut donc couper les cheveux de Sissowath, ou le raser, une cérémonie de purification doit précéder cette très simple opération. Ce sont encore les Bakous à qui incombe la mission de purifier les mains du barbier.

Les Cambodgiens portent au « Maître de la vie », un respect tout oriental. Partout où il paraît, l'on se prosterne. Jamais on ne se présente à lui qu'agenouillé ou accroupi sur les talons. Vient-il à circuler par les rues de Pnom-Penh, les Cambodgiens tombent comme des capucins de cartes.

Jadis la ville entière appartenait à Norodom. C'était lui qui avait remplacé ces huttes de bambous, recouvertes de chaume de l'ancien village groupé sous le Pnom, par des maisons en briques bordant les quais et les avenues modernes. Depuis 1886, grâce à M. de Lanessan, la propriété individuelle a été créée au Cambodge.

Sissowath a du moins conservé le vieux palais tombé en ruines qu'habitait Norodom. La salle du trône, elle-même, était lézardée, noire, aux dorures éteintes. C'est que Norodom était affligé de finances obérées. Ses revenus lui suffisaient à peine pour nourrir sa tribu de femmes, sa nuée d'enfants, pour jouer et boire du madère ou du martell trois étoiles, sa passion favorite. Sissowath, qui a infiniment d'ordre, a entrepris la réfection du palais royal

et voudrait qu'elle soit achevée avant la prochaine fête des eaux.

La fête des eaux est la grande solennité de l'année cambodgienne.

Le Mékong est un peu le Nil du Cambodge. Lorsque la crue du fleuve nourricier est prononcée, et que le Mékong commence son débordement, les Cambodgiens s'empressent de porter des offrandes dans les pagodes, pour célébrer le retour périodique de l'inondation, dont le riche limon va fertiliser le pays. Mais la fête ne commence que lors du retrait des eaux, en commémoration de la naissance du Cambodge, *royaume sorti des eaux*.

Alors le roi quitte son palais et, nuit et jour, vit sur le fleuve dans des bateaux, dont l'avant figure une énorme tête de dragon dorée, la gueule entr'ouverte. Autour de ces barques richement ornées, dans des maisons élevées sur des radeaux de bambous, les femmes du roi sont logées pour la durée des fêtes.

Deux Bakous, habillés de rouge, sont postés sur deux pirogues placées à 150 mètres l'une de l'autre, environ à 60 mètres des barques royales. Par leurs soins, un fil de laiton blanc est tendu de l'une à l'autre pirogue.

Trois jours durant, rameurs et voiliers luttent de vitesse, des joueurs se disputent le prix d'adresse sans qu'il soit permis de franchir le fil tendu par les Bakous.

A la fin du troisième jour, ce sont de véritables bacchanales en deça des fils. Pétards, bombes, fusées, feux d'artifice tonnent à l'envie. On lance sur le fleuve une flottille d'animaux bizarres de papier gommé éclairé à l'intérieur.

Soudain, des pirogues où ils guettent, à un signal de la barque du roi, les Bakous coupent le fil blanc qui est censé retenir les eaux de la crue et, aussitôt, les pirogues franchissent la zone interdite, au milieu des cris de joie et des sons des musiques. Les Nartas, esprits mauvais, sont ainsi mis en fuite : la bonne récolte est assurée, et une année de félicité de plus promise au Cambodge.

En Sissowath aussi, tout promet du bonheur à son royaume. Il a l'expérience et la maturité, l'énergie et la force. Norodom était petit et maigre. « Il n'a pas cinq pieds de haut », disait dédaigneusement Doudart de Lagrée. Sissowath, de taille moyenne, assez fort, porte avec une égale aisance l'habit noir et le huit reflets européens, et le costume national cambodgien.

Comme ses frères, il aime à recevoir les Européens et à s'instruire de toutes les nouveautés.

Tandis que Norodom n'avait pu apprendre que quelques mots de français, Sissowath le parle assez couramment, et l'un de ses premiers actes a été de désigner, dans les familles des mandarins, des jeunes gens qui viendront faire leurs études en France, et en suivant les cours de nos facultés de droit, de médecine, de lettres et de sciences, de nos écoles des arts et métiers, s'initieront à la civilisation occidentale.

Le retour de ces Jeunes de Langue sera un jour une source de richesse pour leur patrie, et le dévouement à la cause française de notre hôte et de nos protégés des rives du Mékong ne peut que s'accroître, quand Sissowath aura connu le charme de nos villes et les douceurs de la France fleurie.

Albert SAVINE.